

# Philippe Caubère

Le comédien qui joue "Le Bac 68" au Jeu de Paume revient sur les années qui lui ont appris la liberté



## Le théâtre accompagne sa vie et raconte son histoire

**1950**

Naissance de Philippe Caubère, le 21 septembre à Marseille.

**DE 1970 À 1977**

Il est l'un des piliers du Théâtre du Soleil que dirige Ariane Mnouchkine. Il participe aux spectacles "1789", "1793" et "L'Âge d'or" comme acteur-improvisateur, au film "Molière" (1977) dont il joue le rôle-titre, et à "Dom Juan" qu'il joue et met en scène.

**1996**

Caubère compose et met en scène un spectacle en deux parties ("Aragon : Le Communiste et Le Fou") autour de l'œuvre du poète. Puis, en 2000, vingt ans après sa création, il remet sur le métier l'œuvre-matrice, "La Danse du diable", en repartant des improvisations de l'époque pour se lancer dans la création d'un nouveau cycle, "L'Homme qui danse".

**1999**

Caubère interprète Joseph, père de Marcel Pagnol, dans les films d'Yves Robert, "La Gloire de mon père" et "Le Château de ma mère".

**LE 5 JUILLET 2015**

Il crée "Le Bac 68" (adapté d'un des épisodes de L'Homme qui danse), au Théâtre des Carmes-André Benedetto pour le Festival d'Avignon.

**NOVEMBRE 2017**

"Adieu Ferdinand !" est créé en avant-première au Théâtre du Chêne Noir d'Avignon.

"Le premier emploi que le théâtre m'a donné, c'est dans une Vie de Molière d'Éric Eychenne. Lui jouait Molière et moi tous les autres rôles. C'était marrant, on a fait une tournée des écoles..."

Depuis cette expérience fondatrice, Philippe Caubère n'a jamais quitté les plateaux. Et cette sensation curieuse que génère cette relation à la scène, il la définit ainsi : "Se jeter avec délice dans la gueule du loup". C'est avec ce mélange de plaisir et de stress, que Philippe Caubère aborde, au théâtre, ce moment où il faut entrer en scène.

Cette passion, il y a donc goûté à Aix pour la toute première fois. Depuis, elle nourrit et accompagne sa vie. Le roman théâtral qu'il a entrepris, raconte son enfance, sa mère adorée et crainte, dont il dit qu'elle était "merveilleuse et catastrophique", sa jeunesse, ses amours, sa relation avec Ariane Mnouchkine, à travers ce Ferdinand qui est son double... "Se jeter dans la gueule du loup parce que ça fait peur, tout le monde le sait. On a tous connu ça dans l'enfance. Et en même temps, évidemment, cette peur fait partie du plaisir, surtout lorsque, par ses rires ou par ses silences, parce qu'il est ému, le public ressent et exprime. Avec mes spectacles, tout est multiplié... La première fois que je suis monté sur scène pour jouer ma mère, j'ai ressenti une émotion extraordinaire, une peur aussi. Je n'ai rien oublié du doute absolu dans lequel j'étais. J'étais persuadé que, quand j'allais jouer ma mère, des gens dans le public allaient sourire. Je pensais que ça allait amuser mes proches, les comédiens... Quand j'ai entendu les premiers rires, je n'en revenais pas ! Je me suis dit "ils rient ! Je suis sauvé, ils rient !" Jouer Ariane (ndlr Mnouchkine) me faisait terriblement peur. Tellement que j'ai reculé l'échéance plusieurs fois. J'avais vraiment l'impression que je titillais le diable du bout du bâton. Et que le diable allait me sauter dessus. Cette peur a été longue à dompter, avant de trouver la liberté, la légèreté."

"Dans l'homme qui danse, qui m'a pris huit ou dix ans, il y avait l'épilogue, un monologue un peu suicidaire car il ne faisait pas beaucoup rire. C'était comme un stand up raté : après la mort de la mère, Ferdinand est seul sur le plateau et il ne sait plus ni quoi ni comment jouer. En y allant, je pensais aux mecs dans la charrette qui allaient se faire couper la tête... La fois où je n'ai pas eu peur, c'est en créant Recouvre-le de lumière dans les arènes de Nîmes. Pourtant, il n'y avait pas loin de 10 000 personnes, j'arrivais avec un texte qui durait deux heures et demie, très janséniste, d'Alain Montcouquiol, il pleuvait... Tout était réuni pour un naufrage. Et je n'ai pas eu peur, je suis rentré. Je crois que j'ai pensé aux peurs que se tapaient les toreros lorsque sortait le monstre, le Miura. Par respect pour eux, je me suis dit que je n'avais pas le droit d'avoir peur."

Jouer seul sur scène, c'est certes prendre pour soi toute la lumière, mais c'est aussi ne pouvoir s'appuyer techniquement sur aucun partenaire, sur aucune réplique... Comment Philippe Caubère signe-t-il ses propres mises en scène ? "Dans mes spectacles, la mise en scène est très compliquée car, d'une part, elle ne doit pas se voir et d'autre part, je dois faire croire à mille choses qui ne sont pas réellement sur le plateau. C'est très complexe, même pour moi, de penser à la disposition des pièces de l'appartement, aux échanges de regards entre les personnages... Ce travail, qui est très enfantin, doit être invisible." Il raconte aussi que pour une scène de repas à la Festen chez des betteraviers belges, il est allé jusqu'à imaginer un plan de table pour que le public puisse se repérer parmi les personnages!

Quels sont, selon Philippe Caubère, les effets de Mai 68... sur le théâtre ? "Ariane Mnouchkine, Jérôme Savary, Patrice Chéreau, Jean-Pierre Vincent... Ils représentaient le meilleur du théâtre en 68. Le théâtre a été la forme d'art qui a le mieux et le plus incarné 68. À partir de 81, ça devient une religion d'état, ils sont tous du côté du pouvoir, avec Jack Lang, et ça devient beaucoup plus compliqué..."

O.B.

"La première fois que je suis monté sur scène pour jouer ma mère, j'ai ressenti une émotion extraordinaire, une peur aussi."

bio  
e  
x  
p  
r  
e  
s  
s

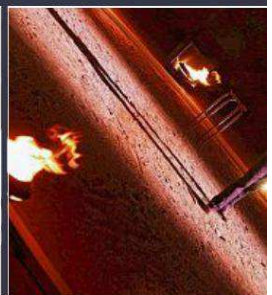
### Temps forts



Mai 68, Philippe Caubère, alors lycéen dans cette ville, en pleine manif dans les rues de Salon-de-Provence.



1978. Sortie du film "Molière" d'Ariane Mnouchkine, dans lequel il joue le maître du théâtre français.



En 2002, dans les arènes de Nîmes pour "Recouvre-le de lumière" dédié au torero



## Ses années fac et théâtre à Aix

Verbatim



Après sa terminale dans un établissement catholique à Salon et le baccalauréat passé au lycée Cezanne, dont il a tiré *Le Bac 68* et son homérique oral où il joue à la fois l'intrépide examinateur et l'élève largué, Philippe Caubère est arrivé à la fac de lettres à Aix: "En septembre 1968, vous vous doutez que c'était génial. Les profs étaient assis sur les bureaux. Pour vous situer l'esprit, le premier TP de théâtre portait sur la façon différente de repasser une chemise dans la vie courante et à la scène. J'ai trouvé ça nul et je n'y suis plus retourné. Le jour de l'examen, le prof m'a demandé pourquoi. Je le lui ai bien expliqué et il m'a mis 19/20. Cette note m'a permis d'avoir mon année... Un de mes grands souvenirs reste cependant un extraordinaire premier cours magistral avec Jacques Roubaud. J'ai fait deux ans de deug. La première année, en venant tous les jours en Soles de La Fare les Oliviers et en y rentrant même les soirs d'hiver. L'après... la deuxième, mes parents m'ont donc pris une chambre près du parc Joutand; mais je n'ai quasiment plus foutu un pied en cours."

Le théâtre a pris le pas. Et il y avait de quoi à Aix avec le Centre dramatique du Sud-Est (devenu Relais Culture), ouvert en 1967 rue du 11 Novembre, par l'artisan de la décentralisation artistique qui était Antoine Bourseiller: "J'y allais déjà quand j'étais lycéen à Salon. Ensuite en 1969, j'y ai fait des stages

avec Philippe Adrien, Andréas Voutsinas ou autre et, grâce à la formidable programmation de Bourseiller, j'y ai pu jouer Grotowski, les pièces chinoises de Patrice Chéreau, etc..." Mais c'est dans un autre lieu que Philippe Caubère a fait ses armes: "Le jour même de mon arrivée à la fac, j'ai débarqué au 35, rue des Cordeliers où se trouvait le cours Molière. En rentrant dans le couloir, je me suis retrouvé devant une véritable fête. Une blonde d'une extraordinaire beauté qui s'appelait Marlène Chamberl et dont je suis immédiatement tombé amoureux. L'autre prof était Micheline Paillard. Toutes deux étaient des figures aixoises. J'étais l'égrégé de Marlène, branchée théâtre moderne. Femme d'avocat, elle a été une de mes protectrices. Notamment quand je n'avais plus de quoi bouffer et que j'allais finir les plats de frites au Cintra... Bruno Raffaeil (acteur de la Comédie Française depuis 1994), lui était celui de Micheline qui ne jurait que par le classique." Ensuite, ce fut la rencontre avec Eric Eychemme et le Théâtre d'essai d'Aix, créé en 1968: "On y a monté 17 spectacles. En bons gauchos, on a même voulu jouer un classique à la cité de La Pinette. Sujet dont les jeunes n'avaient logiquement rien à foutre. L'un d'entre nous voulait insister mais quand ils ont évoqué le sort qu'ils réserveraient à une actrice, j'ai vite convaincu tout le monde de foutre le camp dans notre 2CV..." Toute une époque. **Manu GROS**

"Il y a un an, j'ai eu très peur. J'ai voté Macron aux deux tours, et pas par conviction. Est-ce que c'est un Bonaparte... Je sais pas, mais il vaut mieux un Bonaparte qu'un général Boulanger."

"J'adore le cinéma. J'ai fait trois films dans ma vie dont je suis très fier. La gloire de mon père, Le château de ma mère et Truands, qui, d'ailleurs, ont tous eu le mérite de se faire démolir par la presse"

"Autant dans la vie je ne cache pas que je suis très infidèle... du moins physiquement, autant au théâtre je suis très fidèle."

"La première fois que j'ai joué ma mère, j'avais une peur terrible. Je ne pensais pas que ça pouvait intéresser. Quand j'ai entendu le public rire, j'ai été surpris et soulagé, comme Jean de Florette qui voit tomber la pluie."

"Avec l'âge, on arrive à gérer la panne sexuelle avec le sourire et sans traumatisme. En revanche, la panne du trou de mémoire sur scène est toujours aussi terrible."

"Moi qui ai été élevé en gentil bourgeois, j'avais de l'affection pour le côté un peu truand de Sarkozy, mais sa phrase sur l'héritage de 68, ça a tout coupé. Si je l'avais croisé je lui aurais rappelé que, comme la plupart des autres hommes politiques de sa génération, il était un pur produit de Mai-68."

### "LE BAC 68" À AIX CETTE SEMAINE PUIS "ADIEU, FERDINAND !" EN MARS À MARSEILLE

#### ► "LE BAC 68"

En 1968, Ferdinand a 18 ans et fait ses débuts au Théâtre d'essai d'Aix. Le spectacle conte cette France dans le regard d'un lycéen timide. 1968, ses pavés, sa révolution, sa lutte de classes et ses utopies. Créé il y a 20 ans, Philippe Caubère réadapte *Le Bac 68*, tiré de son roman autobiographique. On y retrouve tous ses personnages fantasmés. Ferdinand Faure l'alter ego, Isabelle la sœur, Gérard Philippe, Malraux, le Général de Gaulle, et Claudine la mère qui console, punit, s'excuse, s'indigne et nous fait rire... → Les 6, 8, 9 et 10 février à 20 h 30 et le 7 à 19 h suivi d'une rencontre avec Philippe Caubère à 21 h. Théâtre du Jeu de Paume. 6 à 35 €. 06 2013 2013

#### ► "ADIEU, FERDINAND !"

Deux spectacles inédits, créés à l'Athénée fin 2017... Le premier en deux parties: *La Baleine*, récit burlesque de la première trahison sexuelle de Clémence par Ferdinand, avec une comédienne du Théâtre du Soleil. Suivi par *Le Camp nautiste*, où Clémence entraîne Ferdinand au camp de Montalivet dans l'idée de lui faire notamment oublier le cauchemar de son divorce avec le Théâtre du Soleil. Tiré de *Le Casin* de Namur, le second fait se retrouver, Bruno, pilier du Roman d'un Acteur, et Ferdinand, en plein marasme et hiver belges. → Du 27 mars au 7 avril à 20 h 30 sauf les mercredis à 19 h. Théâtre du Gymnase à Marseille (1<sup>er</sup>). 6 à 35 €. 06 2013 2013 et lesltheatres.net.

/PHOTOS SERGE MERCIER

## "Il y a une ingratitude vis-à-vis de Mai-68"

"C'est pas de la nostalgie de vieux con, je reste très critique, préviennent-ils en riant. Mais la fac d'Aix à la rentrée 68, pour un étudiant de 18 ans, c'était le pied. Absolument n'importe quoi !" Philippe Caubère avait découvert les images des parades de la Sorbonne quelques mois plus tôt, à la télé, et vécu les événements de mai comme une libération. "Je me suis dit, ça y est, on est sauvé ! Et pourtant, moi, j'aimais Malraux".

Lui, l'élève indiscipliné, viré l'année précédente du lycée l'Empéri, à Salon, puis "recueilli" chez les sœurs de la Présentation de Marie qu'il allait bientôt exhorter à l'insurrection, en organisant, lui aussi, des comités d'action. "Mais vous n'imaginez pas ce qu'était la discipline dans un lycée en 67, c'était le XIX<sup>e</sup> siècle", poursuit le comédien. Mais c'est là que j'ai eu une aspiration à la liberté insensée. Et ça montait, ça montait, dans toute la jeunesse. Mai-68 a été l'expression de ça. Et je maintiens que ma génération a été sauvée par 68."

Et tandis que les "chefs gauchistes, qui eux avaient déjà 25 ans et étaient déjà des hommes", s'initiaient aux enjeux d'un pouvoir qu'ils exerceraient à partir de 1981, le jeune étudiant en lettres modernes - "le bas du bas de l'échelle", rit-il - déambulait pieds nus dans les rues d'Aix, parfois maquillé, tantôt anarchiste, tantôt flower-pouwer, si bien que sa mère le croyait prostitué. "On n'était pas du tout politisé, juste au diapason, mais on était très prude, c'était pas la débauche, d'ailleurs j'étais

toujours puceau! C'était plus dans la tête, dans les comportements, un sentiment de liberté extraordinaire."

Il ne tardera pas non plus à se libérer de la "prison" familiale, incarnée par sa mère, surtout, en claquant la porte du domicile familial. "Je l'ai réalisé plus tard, mais en fait, c'était une rupture amoureuse", dit le comédien, qui ne cessera, par la suite, de revenir sur ces événements sur les planches.

"Mais je ne veux pas enjoliver. C'était très violent", insiste encore le comédien, qui avec sa troupe s'était aventuré dans les festivals de pop de Biot ou encore celui d'Aix à Saint-Pons, prenant même part au service d'ordre. "Mais c'était n'importe quoi, rien n'était organisé, c'était vraiment l'horreur". Plus loin encore du "peace and love", les affrontements entre extrême droite et extrême gauche, dans les rues d'Aix. "C'était extrêmement violent", note Philippe Caubère, qui se rappochera au début des années 70 de la Ligue communiste révolutionnaire, "où l'on trouvait des gens très ouverts, pas comme chez les Maoistes et tous ces groupuscules de moines soldats".

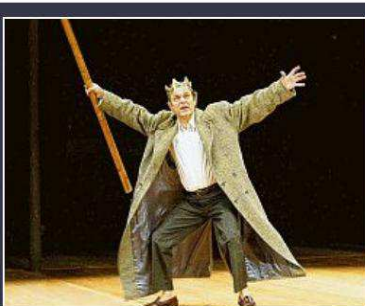
Mais "sans mystifier, il y a une ingratitude vis-à-vis de Mai-68, qu'on a beaucoup méprisé en tant que révolution, relève le comédien. On a fait une révolution, elle s'est faite sans morts, parce que des deux côtés, des leaders ont su l'éviter. Et c'est pour moi une mission que de témoigner de ce que j'ai vu." **Florent BONNEFOI**



Le comédien Philippe Caubère a participé hier à un "Face à la rédaction" à "La Provence", à Aix. Un échange informel, généreux, et d'une grande richesse. /PHOTO SERGE MERCIER



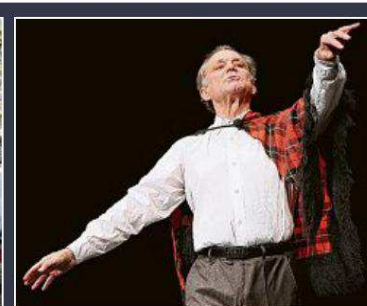
le spectacle Nimeño II.



2005. Il joue "Ariane" et "Ferdinand" 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> partie de son "autobiographie théâtrale".



2016. À Avignon, retrouvailles avec Ariane Mnouchkine pour un hommage à André Benedetto.



Hier soir, lors du filage de "Bac 68", à voir à partir de ce soir au Théâtre du Jeu de Paume.